

LE TROMBA CHEZ LES SAKALAVA

René RASON

Le *tromba* qui est considéré quelquefois comme un traumatisme psychologique revêt des aspects assez polymorphes.

On rencontre des pratiques de *tromba* chez presque toutes les tribus côtières. La désignation seule varie¹. Sur les Hauts-Plateaux, la cérémonie du *tromba* était célébrée sous le nom de « Salamanga » chez les Betsileo. Chez les Merina, le « Ramanenjana » peut être assimilé au *tromba*. Les rituels du *tromba*, qu'on peut considérer comme un aspect du culte des ancêtres, résistent à la pénétration du christianisme.

Le *tromba* se manifeste par des tremblements et des agitations accompagné d'une sorte de délire. Le malade n'est plus maître de lui-même. Il a un impérieux besoin de danser, de pleurer, de se rouler par terre. Quand on assiste pour la première fois à une séance de *tromba*, l'observateur se demande si tous les comportements du *tromba* ne sont pas simulés.

Le *tromba* peut être individuel ou collectif. Dans le premier cas, seule une personne est possédée par le *tromba*. Dans le second cas, la possession atteint toute l'assemblée.

On peut dire que la cérémonie du *tromba* se présente sous un double aspect :

a) — elle est un exorcisme : la cérémonie a pour but de chasser le « démon », « l'esprit malfaisant », c'est le *tromba ratsy*.

b) — elle est une nécromancie : on veut essayer de connaître l'avenir par l'intermédiaire du *tromba*.

1. Dans le Sud et le Sud-Ouest, le *tromba* est appelé « Bilo ».

Au fond, il s'agit donc d'un culte célébré en hommage à l'esprit d'un ancêtre qui s'est réincarné dans une personne vivante.

Les Sakalava croient à l'existence d'un monde surnaturel qui est le séjour des âmes des défunts, monde intermédiaire entre le ciel des chrétiens auquel on croit également et le monde d'ici-bas. Les esprits de ces morts peuvent se mettre en relation avec les vivants, et agir sur le monde des vivants.

Le *tromba* ne ré-actualise pas l'esprit de n'importe qui. Il est l'esprit des rois célèbres, des ombiasy ou des devins réputés.

Le *tromba* « esprit » se manifeste aux vivants par les rêves. Une personne à qui s'est manifesté le *tromba* « esprit » va consulter l'ombiasy ou le mpisikidy.

Dans le cas d'un *tromba ratsy* générateur de maladie, la personne possédée consulte aussi l'ombiasy pour pouvoir se délivrer de l'esprit malfaisant.

*
**

Les esprits des morts, pour les Sakalava ne montent pas au ciel, mais errent dans l'atmosphère, et sont témoins des actes des vivants. Ils peuvent agir sur les vivants en les rendant malades, en les guérissant, en leur ordonnant des remèdes par l'intermédiaire des rêves, en leur indiquant le lieu où se trouvent les bœufs ou les objets volés.

Ces esprits sont appelés « RAZANA » (ancêtres) quand il s'agit d'esprits d'hommes de la caste roturière ; ils sont appelés *ANGABE* quand il s'agit d'esprits de nobles ou de princes. Ces derniers détiennent une grande puissance. Ce sont ces esprits qu'on invoque lors des diverses cérémonies familiales.

Les esprits « RAZANA » ne sont pas *tromba*, seuls les *ANGABE* peuvent « posséder » un vivant.

*
**

On constate donc que le mot *tromba* peut désigner trois choses différentes :

- a) l'esprit (l'Angabe)
- b) la cérémonie (le rite de possession)
- c) la personne possédée.

L'esprit, l'*Angabe* est sacré et de ce fait doué d'une force considérable. Il peut se réincarner dans n'importe quelle personne, qu'elle soit de la famille du défunt ou non. Il s'appelle alors *tromba*. Il se réincarne plutôt dans une femme que dans un homme et plus rarement dans un enfant.

Il y a des *tromba* mâles et des *tromba* femelles. Un *tromba* mâle peut se réincarner dans un homme mais aussi dans une femme. Dans ce dernier cas, la femme se virilise, adopte des

comportements masculins : elle devient brutale, elle demande à manier des bâtons et des sagaies.

Un *tromba* femelle se réincarnant dans un homme le féminise. Celui-ci acquiert alors un comportement efféminé : il parle et agit selon des modèles qui ne sont pas ceux de son sexe.

*
**

Nous avons fait la distinction entre le *tromba tsara* (litt. : le *tromba bénéfique*) et le *tromba ratsy* (litt. : *tromba malfaisant*). Le *tromba tsara* est un esprit susceptible de posséder un individu. On consulte cet esprit pour connaître le remède d'une maladie lorsque cette maladie n'a pas pu être guérie par les remèdes ordinaires.

On signalera ici un mécanisme particulier, utilisant un intermédiaire qui est un véritable *médium* : le *tromba* peut s'incarner dans une personne appelée « saha » dotée de pouvoirs spécifiques.

Le *saha* est un individu comme les autres mais qui a un don spécial, celui de recevoir le *tromba*. Il s'agit le plus souvent d'un individu du sexe féminin. Les personnes « saha » sont bien considérées et on vient les consulter parfois de très loin. On leur apporte en guise de reconnaissance soit des bœufs, soit des volailles, soit du riz, soit de l'argent. On pense que les « bons *tromba* » susceptibles de posséder les personnes « saha » sont les esprits d'Andriamisara, d'Andriamandisoarivo, d'Andriamandazoala, d'Andriamarofaly¹. Celui d'Andriamarofaly est le plus puissant de ces esprits. Ces « bons *tromba* » peuvent devenir malfaisants si on les défie ou si les *fady* qui leur ont attachés ne sont pas respectés.

Un malade désireux de connaître son mal, et le remède approprié à celui-ci, va donc consulter le *tromba tsara* ; il s'adressera au médium *saha*. La consultation commence par un don fait par le malade. L'importance de ce don varie avec la gravité de la maladie.

Le mari de la femme « saha » prend l'offrande et la dépose dans une assiette en faïence qu'on remplit ensuite d'eau mélangée avec un peu de terre blanche (*malandy*). Le tout est posé sur une natte neuve. A côté de l'assiette, on fait brûler un peu de résine parfumée (*emboka*) dans un vase où se trouve quelques morceaux de charbon incandescents.

Quand tous ces objets sont prêts, les assistants commencent à affluer. Ils s'assoient sur une natte et chantent. La personne « saha » qui va être possédée par le « *tromba* » se place près des objets cités plus haut. Elle a un air farouche, les yeux hagards, exorbités. Son costume est caractéristique : un *siky* en *lamba-*

1. Rois et princes Sakalava.

hoany (étoffe de couleurs chatoyantes), une bandoulière en étoffe de couleur blanche. Elle tient à la main un bâton muni d'un pommeau d'argent.

Au fur et à mesure que la résine brûlée dégage de la fumée, l'intensité des chants de l'assistance croît. La « *saha* » se lève pour aller à la rencontre de « l'esprit » « *tromba* ». L'affluence augmente : des parents et amis du malade arrivent. On chante de plus en plus fort, le rythme devient plus rapide. Tous ces gestes ont pour but d'éveiller l'esprit-*tromba*. Celui-ci peut venir rapidement ; il prend possession de la *saha*, que l'on voit s'agiter convulsivement ; l'esprit de la *saha* a été chassé par le *tromba*.

Le mari de la *saha* va jouer un rôle particulier dans la cérémonie. Il sera le demandeur *mpangataka*, c'est-à-dire qu'il sera le porte-parole du malade devant l'esprit-*tromba*. Pendant ce temps, le malade attend patiemment le résultat de sa consultation.

Quelquefois l'esprit-*tromba* tarde à venir. Alors les chants s'accroissent, accompagnés de battements de main. La « *saha* », qui va être possédée, perd connaissance, son visage se tord. Elle est prise par des convulsions, elle mâche de la terre blanche. Elle crache de la salive blanchâtre. Elle a les yeux révoltés. Elle pousse des gémissements. De temps en temps, le demandeur (*mpangataka*) crie à haute voix pour inviter l'esprit-*tromba* à venir le plus rapidement possible.

Enfin le *tromba* arrive. La patiente qui est dans un état anormal prononce des phrases incompréhensibles, mais qui sont scrupuleusement recueillies pour être interprétées ensuite par le demandeur.

Si l'intensité et le rythme des chants baissent, la possédée se met en colère ; le *mpangataka* dit alors que le *tromba* n'est pas content. L'intensité et le rythme des chants doivent donc être maintenus. Il arrive que le *tromba*, bien que « possédant » déjà la *saha* ne réponde pas à la question du *mpangataka*. Dans ce cas, celui-ci exhorte le *tromba* en disant :

« Venez, venez ! vite ! vite ! nous vous implorons : nous qui sommes vos esclaves. Nous vous demandons, O ! Seigneur, de venir. Ne tardez pas trop car nous souffrons beaucoup ».

Le *tromba* indique alors par l'intermédiaire de la possédée, avec paroles hâchées, qu'il y a eu transgression de la coutume des ancêtres. Si la réponse n'est pas nette, le *mpangataka* exhorte de nouveau l'esprit-*tromba* à être plus explicite.

Voici l'essentiel de cette exhortation :

« *Koezy* O ! notre maître ! Nous vous invoquons et voici pourquoi : Votre esclave (nom) est malade. Il a mal au ventre. On dirait que dans son estomac il y a une grosse boule qui monte et qui descend. Il ne peut ni manger, ni travailler, ni dormir. On l'a soigné mais en vain. Nous vous consultons pour savoir sa maladie et les médicaments qui pourront le guérir. Répondez, nous vous serons reconnaissants. »

Le *tromba* répond d'abord d'une façon évasive. Il fait semblant d'ignorer la teneur de la question, l'origine du mal dont souffre le patient. Enfin le *tromba*, par l'intermédiaire de la possédée, s'adresse à son interlocuteur, le *mpangataka*. Les paroles sont parfois inaudibles, parfois inintelligibles. Il se peut même que la possédée s'exprime en plusieurs dialectes malgaches. Le *mpangataka* est seul capable d'interpréter ce que dit le *tromba* et met le consultant au courant, de ce qu'ordonne l'esprit-*tromba*. Celui-ci révèle la cause de la maladie, puis il indique les remèdes qu'il faudrait prendre (feuilles, fruits ou racines de telle ou telle plante). Ensuite vient la liste des *fady* qu'il faut respecter afin d'assurer aux remèdes leur efficacité.

Quelquefois la cérémonie ne s'arrête pas là. D'assistants, les personnes présentes deviennent consultants. L'esprit-*tromba* se transforme en un véritable oracle qui donnera plus ou moins satisfaction aux assistants.

Enfin la cérémonie est près de s'achever. L'officiant demande au *tromba* ce qu'il désire comme récompense. Le *tromba* dicte ses conditions et le malade fait vœu de satisfaire le *tromba*. En général le *tromba* demande au malade des bœufs à sacrifier ou de l'argent.

Le rituel n'est pas encore terminé. Il faut maintenant procéder à la réanimation de la possédée qui est évanouie. L'assistance pousse des cris pour renvoyer le *tromba*. A cet instant, il faut prendre garde à ce qu'aucune personne ne se mette sur le pas de la porte ou à la fenêtre, de peur qu'elle ne soit possédée par l'esprit-*tromba* qui est en train de quitter les lieux. Si cet esprit-*tromba* se réincarne dans une autre personne, celle-ci tombera malade. On asperge toute l'assistance avec le contenu de l'assiette.

En cas de rechute, le malade avant de faire une nouvelle consultation doit exécuter le vœu qu'il a fait lors de la première consultation.

Le *tromba* « malfaisant » « *tromba ratsy* » se présente dans des conditions assez différentes. Il s'agit ici d'un Angabe qui a pris possession d'une personne d'une façon imprévue. Le *tromba* « bénéfique » qui a l'habitude de s'incarner dans la personne « *saha* » peut devenir malfaisant si la « *saha* » a transgressé un interdit, un tabou. L'esprit-*tromba* s'irrite alors contre la *saha* et prend possession d'elle. La personne ainsi possédée est en proie à des agitations, à des convulsions. Pour guérir la personne, il faut chasser l'esprit-*tromba* malfaisant.

Le *tromba ratsy* ne quitte pas volontairement la personne où il s'est introduit. Il faut l'expulser en le forçant à dire son nom, ce qui est souvent long et difficile. Un *tromba* qui a dit son nom devient en effet inoffensif. Pour y arriver, on met en œuvre un rituel appelé *rombo*.

Cette cérémonie comprend plusieurs phases :

Dans la première phase, on prépare le *toaka*¹ qui est de deux sortes :

— le *toaka-drazana*, (litt. : rhum ancestral) est une sorte de betsa fabriqué avec de la canne à sucre.

— le *toaka-mena* (lit. : rhum rouge), est une liqueur ou un vin d'importation.

Le nombre de bouteilles contenant le *toaka* doit être un multiple de six ou de huit avec un minimum de douze. On prend par exemple : $2 \times 3 \times 6$ bouteilles ou $2 \times 3 \times 8$ bouteilles.

Au jour fixé, on invite les gens que l'on connaît, et qui croient au *tromba*. Si une personne ne croyant pas au *tromba* est présente au moment où le *tromba* sort de la personne possédée, elle peut... être possédée par le *tromba* et tomber malade.

La cérémonie se passe dans une cour et non dans une case de peur que l'agitation du possédé ne provoque des accidents. Sur l'emplacement réservé à la cérémonie, on dispose une grande table orientée Nord-Sud sur le côté Est de l'emplacement. Au Sud de la table, on place un lit recouvert d'une natte neuve et orientée Est-Ouest. Entre le lit et la table, on aménage un espace qui va permettre à deux personnes d'évoluer librement. Le sol est recouvert d'une natte neuve car les assistants qui vont s'y asseoir mettent de beaux habits. D'ailleurs, l'habillement de ceux qui assistent à la cérémonie est codifié d'une manière stricte :

- pas d'habit cousu
- avoir un lamba d'une seule pièce
- avoir les épaules et les bras nus.

Avant l'arrivée des invités, on dispose sur la table les objets rituels, dont voici la liste :

— Des bouteilles pleines de « *toaka* » (rhum ou vin) au nombre de douze ou dix-huit, de seize ou de vingt-quatre. Elles seront remplacées au fur et à mesure qu'elles seront vidées. Chacune d'elles est marquée de raies verticales faites avec de la terre blanche.

— Un brûle-parfum où se consomment quelques morceaux de charbon.

- Une assiette contenant de la terre blanche délayée dans l'eau.
- Une piastre « TSANGANOLO » et des bijoux en argent.
- Un ou plusieurs bâtons pourvus d'un pommeau en argent.

La cérémonie a lieu l'après-midi. Les invités arrivent en groupe et s'asseyent sur la natte. Le malade possédé par le *tromba* vient s'asseoir au premier rang.

La cérémonie a pour fonction de chasser le *tromba* du malade. Les Sakalava reconnaissent que le *tromba* est chassé par le fait qu'il a dit son nom. L'exorciseur va donc s'efforcer de faire déclarer son identité à l'esprit inconnu, dès le début de la cérémonie, dès que l'encens brûle. Cela réussit très rarement, le

1. Eau de vie.

tromba refusant à ce moment-là de se dévoiler. Les assistants commencent alors à chanter et à battre des mains. Ils se servent largement du *toaka* pendant la cérémonie. Le malade aussi boit copieusement. Quand il sera à demi-ivre, il gémira et s'agitiera ou plutôt comme le croient les Sakalava, c'est le *tromba* qui le fera grogner et s'agiter. Le malade dit des mots sans suite, s'empare d'un bâton, fait le *samboady*¹, trempe ses doigts dans l'eau mélangée à de la terre blanche, fait des figures sur son visage et sur ceux des assistants. Les personnes ainsi marquées s'inclinent et disent *Koezy* au *tromba*.

Les chants redoublent d'intensité, les battements de mains se font de plus en plus rapides. Les assistants poussent des grands cris. De son côté, le malade chante et danse. Fatigué et épuisé, il se couche sur le lit en poussant de grands cris. C'est le signe que le *tromba* a quitté le malade. Mais l'esprit-*tromba* demeure encore présent et peut s'introduire dans une personne de l'assistance. C'est pourquoi le *mpangataka* demande encore une fois au *tromba* de dire son nom. Il peut arriver que celui-ci refuse d'obéir et au lieu de s'en aller au loin, se réincarne dans quelqu'un. Quelquefois, il se produit une sorte de contagion dans l'assistance. Au lieu d'une seule personne, chacun des individus présents manifeste des signes de « possession » par le *tromba* : gémissements et cris inarticulés, mouvements violents et brusques. Les chants et les battements de main redoublent alors d'intensité. Pendant ce temps, on se sert copieusement à boire.

On supplie le *tromba* de révéler son nom. Cela peut demander plusieurs heures et si on n'y parvient pas, on reprend la cérémonie un autre jour. Si le *tromba* refuse de dire qui il est, ce n'est pas sans raison. Cela peut signifier que l'esprit *tromba* (angabe) a cédé la place à des esprits mineurs qui diront à l'assistance la raison pour laquelle le *tromba* n'a pas cru devoir répondre favorablement à la demande de l'exorciseur. Ces esprits mineurs diront qu'il y a eu de la part des assistants une transgression de quelque interdit fady. Alors on recommence la cérémonie un autre jour en veillant à ce que l'interdit cette fois ne soit pas transgressé.

Au milieu des chants, des battements de main, une femme se lève alors toute tremblante, en proie à des convulsions. L'assistance se tait et entend enfin sortir de la bouche de la femme, le nom du *tromba*.

L'assistance est comme délivrée d'un cauchemar. Les chansons d'allégresse succèdent au calme. L'assistance se divise ensuite. Seuls restent sur les lieux ceux que l'alcool a terrassés et qui cuvent leur vin sur la natte. Mais avant qu'on ne se sépare, l'exorciseur ordonne des remèdes et prescrit des fady qui seront religieusement observés.

1. Faire le *samboady* : c'est mettre son *lambda* en bandoulière.

*
**

L'analyse du *tromba* a montré que les Sakalava croient en la survivance de l'âme après la mort. Le séjour de ces âmes n'est pas le ciel des chrétiens par exemple, mais une zone intermédiaire entre le ciel et la terre des vivants. Ce qu'il faut souligner, c'est que ces âmes sont en relation avec le monde des vivants et se manifestent par l'intermédiaire des rêves. Ces esprits peuvent pénétrer dans une personne vivante et déterminer chez elle une maladie, ou la rendre au contraire capable d'aider les vivants en agissant comme des oracles.

Il semble qu'il y ait eu historiquement une certaine division du *tromba* à partir d'un ou plusieurs centres, en particulier à partir du foyer Sakalava. Aujourd'hui, il existe un véritable problème du *tromba*, en ce sens que les autorités administratives ne voient pas d'un très bon œil ce phénomène qu'on a taxé quelquefois d'hystérie collective. L'administration désire contrôler ces crises et imposer des taxes au Fokonolona ou aux familles qui veulent célébrer un rituel de *tromba*. Les Sakalava supportent assez mal ces interventions de l'administration ; ils avaient cru que l'Indépendance aurait signifié la possibilité pour eux de célébrer le *tromba* sans contrainte et sans contrôle. Mais ce rituel est si parfaitement implanté dans la tradition vivante et le système des valeurs Sakalava, qu'il n'est pas prêt de disparaître.